



Le Frère Adam Un petit garçon devient Bénédictin

Leslie BILL

For the love of bees,

The story of Brother Adam of Buckfast Abbey.

Adaptation en français : Jean-Marie Van Dyck

Il est banal d'affirmer que le vécu d'un enfant contient en germe, non la destinée, mais le devenir du futur adulte.

L'enfance du Frère Adam, alias Karl Kehrlé, a été une enfance « normale », comme le laisse apparaître Leslie Bill. Toutefois, la présence sporadique d'un père souvent absent n'a pas manqué de le rapprocher de sa mère qui devait largement et péniblement subvenir aux besoins de la famille.

Certes, le petit Karl, troisième d'une famille de quatre enfants, ne vivait pas dans le luxe, mais peu lui importait, car l'affection de sa mère le comblait totalement. L'histoire du futur Frère Adam débuta réellement lorsque des moines de Buckfast se présentèrent à son école pour raconter l'épopée de leur abbaye et inciter les élèves à devenir moines. L'argument principal était la possibilité de solides études secondaires, voire même universitaires.

Raymond Zimmer

« Le dix-huit mars... », la locomotive grondait comme s'il tonnait quelque part dans la nuit. « Dix-neuf cent dix... dix-neuf cent dix... », les wagons lui faisaient écho en cliquetant par saccades à chaque joint des rails. Le petit garçon, un peu débrouillé, a remonté le rideau de la fenêtre et tenta, le nez collé à la vitre embuée, de percer le noir d'encre du paysage extérieur inconnu. On n'y distingue que des lambeaux de campagne hivernale. L'odeur typique, mélange de charbon, de fumée et de vapeur, qui imprègne chaque compartiment du wagon est devenue familière

au groupe de six gamins qui, deux jours entiers, ont voyagé par chemin de fer. Ils sont partis d'Ulm dans le sud de l'Allemagne et, après avoir traversé le continent jusqu'au « Hoek van Holland », un steamer les a emmenés jusqu'à Londres. De là, un taxi hippomobile les a menés à Paddington Station qu'ils ont quittée, à nouveau en train, pour la dernière partie de leur voyage vers le « West country » - le lointain ouest - et le petit village de Buckfastleigh dans le Devon.





Karl, c'est ainsi que l'on appelait Adam à cette époque, Karl a seulement onze ans. Il n'a cessé d'évoquer mélancoliquement ses souvenirs au cours de ce voyage interminable, et encore maintenant il rêve à sa maison, tout là-bas en Allemagne. Son frère Anton, de huit ans son aîné, n'y est pas, il effectue son service militaire. Mais son père est à la maison, rentré du travail, et son frère Friedrich, huit ans, joue, tandis que sa mère et sa sœur Amélie s'occupent à préparer le souper dans la cuisine. Il se rappelle... l'odeur du pain frais amenée par le vent dès le matin frisquet, de la petite boulangerie voisine, la maison de briques au toit de tuiles rouges. On y était bien. Un bon refuge, chaud, amical, accueillant.

Quand il est né, le 3 août 1898 à Mittelbiberach, la famille Kehrlé possédait le moulin du village. Elle cultivait également quelques-uns des champs des environs. Plus tard, le père de Karl, qui était entrepreneur, s'est occupé d'immobilier et les impératifs de son agence ont rendu nécessaire le déménagement à Biberach, la ville voisine (48°5.94'N, 9°47.89'E). Depuis les temps napoléoniens, cette partie de l'Allemagne méridionale était connue sous le nom de « Souabe », et cette vieille appellation est encore employée avec fierté dans ce secteur du Bade-Württemberg. Bien que la ville ait été essentiellement catholique, les protestants avaient reçu des Suédois, pendant la guerre de trente ans, quelques privilèges et notamment le droit d'utiliser l'église catholique pour leurs réunions. Ces droits ont été maintenus jusqu'à aujourd'hui.

L'église est au centre de la ville, tout près de l'école, à peu de distance de la maison de Karl. Il l'aimait bien, l'école, et était toujours dans le peloton de tête, mais il appréciait aussi les jeux avec les autres gamins, surtout quand ils avaient la chance d'aller se baigner dans la rivière Riss qui serpente dans les prés à l'est de la ville. Se balader par-là les faisait passer près de la boutique du fournisseur local de cire, un vieil escalier de pierre descendant dans l'intérieur obscur où l'on rangeait les bougies de toutes formes et de toutes tailles. Les senteurs de cire fondue imprégnaient tout le bâtiment tandis qu'à l'extérieur, au cours des longs étés chauds, les copeaux de cire d'abeille, répandus sur des tréteaux, blanchissaient en plein soleil. Herr Kehrlé avait souvent parlé de tenir des abeilles, mais toujours le temps manquait et cela ne s'est jamais

fait, au grand dépit du petit Karl. Bien sûr, on avait parlé des mystérieuses ruches de la ferme voisine. Il était allé les voir et s'était posé des tas de questions sur elles. Aujourd'hui, elles existent toujours dans le village, où on peut voir les abailles voler çà et là devant les ruches alignées dans un bâtiment de bois.

Au fil du voyage, il s'est rappelé ce lundi matin, quelques semaines plus tôt, quand sa mère lui avait parlé de sa rencontre avec le père Mellitus, un moine de l'abbaye de Buckfast. C'était une femme profondément religieuse, qui rêvait de la prêtrise pour au moins l'un de ses fils, et la question qu'elle lui avait posée était des plus simples : « N'irais-tu pas rejoindre les moines à Buckfast, en Angleterre, pour les aider à construire une grande abbaye à la gloire de Dieu ? » Karl n'avait pas dû réfléchir longtemps car à l'école il avait toujours trouvé fascinante l'histoire des moines et des monastères. Il avait appris que ces communautés étaient des centres importants d'étude, d'agriculture et d'un tas d'autres spécialités. Sa réponse fut donc un simple « Pourquoi pas ? » et c'est ainsi que son chemin fut tracé. En une semaine ou deux, le père Mellitus avait écrit à Buckfast et ils avaient accepté Karl. La semaine suivante, il n'était plus allé à l'école mais avait passé son temps à préparer le départ. Il savait très peu de choses de ce qui l'attendait mais on lui avait dit qu'il aurait un allié là-bas, car son cousin Ignatius du village voisin avait, quelque cinq ans plus tôt, fait le même choix et avait rejoint les moines à Buckfast. On avait souvent parlé en famille de cette nouvelle vie à l'abbaye mais les détails venant d'Angleterre étaient limités et flous. De plus, les souvenirs de gamins sont diffus et c'est à peine s'il se souvenait de la tête de ce cousin.

Grincement de freins, nuage de vapeur blanche : le garçon est brusquement tiré de ses pensées familiales par une halte brutale. Portes battantes, galoches clouées claquant sur le granit du quai et, dans l'air de la nuit, une étrange voix étrangère qui annonce « Buckfastleigh... Buckfastleigh... ». Le groupe d'enfants fatigués vient d'arriver à destination en terre inconnue, trimbalant leur petit bagage vers un nouveau mais rigoureux genre de vie. Karl n'en sait rien à ce moment mais il mettra treize ans avant de revoir sa famille et sa terre natale (sa mère lui ouvrant la porte et ne le reconnaissant pas lui dira : « Bonjour Monsieur l'abbé, que puis-je pour vous ? »). Pendant les années à venir, Karl allait devenir l'un des vingt-quatre élèves du pré-noviciat. Pour marquer le changement de vie, l'Abbé Vonier, qui les accueille, choisit pour chacun un nouveau prénom et Karl va dorénavant s'appeler Louis au cours de cette période. À la différence du cours préparatoire de l'école actuelle de l'abbaye, les élèves du pré-noviciat étaient alors tous de futurs membres de la communauté, à moins qu'à un moment ils ne renoncent à la vie religieuse et rentrent à la maison. L'enseignement exigeant était adapté pour développer les qualités des garçons, mais orienté de manière à favoriser la vocation des novices. Bien sûr, certains des garçons seraient conduits au sacerdoce, mais la plupart apprendraient l'un ou l'autre de ces métiers essentiels au bon fonctionnement autarcique de l'abbaye. Le bâtiment, la maçonnerie, la menuiserie, l'apiculture, le jardinage et la cuisine étaient toutes charges effectuées par les frères eux-mêmes en ce temps-là, car aucun pécule n'était disponible pour employer des ouvriers extérieurs.





La communauté dans laquelle les garçons venaient d'arriver avait été initiée en France soixante ans plus tôt par Pierre Muard. Désireux de fonder une communauté religieuse, celui-ci avait découvert la règle de Saint-Benoît lors d'un voyage à Subiaco (Italie). Impressionné par l'équilibre de vie qu'elle propose, partagée entre travail et prière, il rentre en France en 1848 avec ses deux premiers compagnons et effectue son noviciat monastique à la Trappe d'Aiguebelle. Les Trappistes sont un groupe détaché des Cisterciens. En 1850, il installe donc sa communauté naissante dans les forêts du Morvan. Les Trappistes étaient revenus à l'idéologie monacale du 11^e siècle où tous les luxes sont balayés et la vie est aussi spartiate que possible. En 1880, cet ordre est forcé de quitter la France en vertu des lois pénales de la troisième République. En octobre 1882, un groupe se composant de 12 Français, 3 Allemands et un Ecossais achètent les restes et ruines de l'abbaye bénédictine de Buckfast (Devon). Cette abbaye, fondée en 1018, avait été abandonnée après la dissolution des monastères en 1539 par Thomas Cromwell, ministre de Henry VIII. Il ne restait de l'église originale et des bâtiments annexes que les ruines de la tour de l'Abbé datant du quinzième siècle et diverses pierres taillées qui avaient été

incorporées à un manoir privé. Le reste du monastère avait complètement disparu. La tâche de restaurer une abbaye n'était pas facile et quand, après quelques années, la France eut amendé ses lois religieuses, certains des moines francophones retournèrent en terre natale, réduisant d'autant la communauté de Buckfast. C'est pour cette raison qu'un des moines allemands, le père Mellitus Hauler, était, à plusieurs reprises, retourné dans sa Souabe natale, afin de recruter des novices potentiels pour la communauté. Il n'était pas rare dans cette région que des enfants quittent la maison à un âge tendre et, dans certaines des régions les plus pauvres, on les envoyait « à vie » dans une ferme comme valet, payé du gîte et du couvert, pour avoir une bouche de moins à nourrir. Le recrutement en France n'était plus possible car la jeunesse y était alors rapidement engagée dans le service militaire, et ont donc continué de telles campagnes de recrutement dans cette région de l'Allemagne méridionale jusqu'au début de la guerre de 1914.

L'ordre bénédictin des moines noirs, nommé en raison de la couleur de leur tenue, que le jeune Louis avait rejoint était alors l'un des plus stricts de Grande-Bretagne. Les moines de chœur, ceux qui allaient être ordonnés, passaient chaque jour de sept à huit heures dans la chapelle. Ils se levaient à deux heures du matin pour chanter les Laudes dès six heures. La grande-messe célébrée à neuf heures était suivie des Nones avant le repas de midi. Les Vêpres étaient dites à deux heures trente et les Complies avant de rejoindre leur cellule à huit heures.

En tant que jeune garçon, Adam, appelé maintenant Louis, n'eut à

observer l'ensemble de ces services que les dimanches et jours fériés. Il passait ses matinées à l'école qui comportait l'étude du latin, de l'anglais et du calcul. Le français aussi était enseigné par les moines de cette origine, mais ce cours n'avait pas été attribué à « Louis » qui aurait bien aimé l'apprendre et qui plus tard le regretta. Les après-midis étaient passées en récréation, soit jeux de plein air, soit jeux d'intérieur, les cartes ou les échecs. La communauté ayant imposé la règle du silence, une langue de signes s'était développée, mais les jeunes gens ne devaient pas observer cette règle tant qu'il n'avaient pas rejoint le noviciat. Cependant, ils n'étaient autorisés à parler qu'anglais ou français, leur langue maternelle, l'allemand étant interdit, après une période probatoire de six semaines. Les repas étaient pris avec les moines dans le réfectoire. La nourriture était abondante mais très simple. Une seule fois par semaine, les garçons, à la différence des moines eux-mêmes, étaient autorisés à manger de la viande. Ils devaient aussi aider au moment des repas, faisant le service, rangeant et nettoyant le réfectoire. La vie de ces garçons n'était pas toujours monotone et, malgré le milieu sacré, des garçons resteront toujours des garçons. Quelque septante ans après l'événement, le Frère Adam riait encore de bon cœur à la pensée qu'un de ses collègues avait été amené, par ruse, à s'asseoir dans un plat de crème!

Très jeune déjà, Louis, le gamin qui allait devenir le Frère Adam, aimait la nature. L'un des garçons ayant attrapé un jeune lapin sauvage, Louis l'avait maintenu sans difficulté dans la serre chaude pendant quelques semaines. Encouragé, avec un peu d'argent que son grand frère Anton lui avait envoyé, il avait acheté un couple d'autres races, un Angora et un géant belge, ainsi que de la nourriture pour les alimenter tous. Ils s'étaient croisés avec succès et, un an après, il en avait plus d'une douzaine. De temps en temps, quand inévitablement leur nombre devenait excessif, un ou deux d'entre eux étaient sacrifiés pour la cuisine et devenaient la viande hebdomadaire autorisée aux garçons, mais autrement Louis les gardait longtemps comme animaux de compagnie. Un matin, le père Mellitus avait d'ailleurs remarqué gentiment, à son habitude : « c'est quelqu'un comme vous qui nous manque pour s'occuper des abeilles ». C'était prémonitoire !





À ce moment-là, la grande force vitale de la communauté était l'Abbé Anscar Vonier. Son rôle était à ce point exalté que tous se mettaient à genoux devant lui pour lui parler. Élu à vie, il était tout-puissant dans l'abbaye, et il tenait la barre du monastère de la manière la plus adéquate. On peut dire que Buckfast a eu beaucoup de chance d'avoir cet abbé, un homme aux talents exceptionnels. Il a mis toutes ses capacités au service de l'abbaye de 1906 jusqu'à sa mort en 1938. Lettré brillant et théologien, cet homme tranquille mais tenace essayait de combiner la vie spartiate simple et active du Trappiste avec la théologie et la prière du Bénédictin mais aussi avec la compassion et la conscience du monde extérieur du Missionnaire. Il avait passé quelques années à Rome et étudié avec d'autres prêtres du monde entier, et cela avait élargi ses perspectives. Il fut le catalyseur qui initia la relaxation progressive de certaines des règles les plus rigoureuses. Certains changements mineurs, tels que l'introduction de couverts en métal pour remplacer les fourchettes et cuillères en bois qui étaient autrefois utilisées, ont causé pas mal de commentaires parmi les frères. Sur une bien plus grande échelle, c'est lui qui, avec à peine cinq livres dans la boîte d'offertoire, avait décidé d'entamer la reconstruction de l'église abbatiale, quelques semaines à peine après son élection en tant qu'Abbé. Il s'était mis à recueillir l'argent nécessaire, mais sa foi était telle que le travail fut commencé presque immédiatement et la pose de la première pierre de la nouvelle abbaye eut lieu en janvier 1907.

La « pierre de Bath » utilisée pour ce travail était amenée par chemin de fer

du Somerset jusqu'à Buckfastleigh et de là au lieu de travail par chariots et chevaux. Ces blocs énormes étaient déplacés sur des rouleaux mais leur déchargement était un travail dangereux que les garçons observaient à distance. La pierre devait alors être sciée à la main et finalement soigneusement appareillée avant d'être mise en place. Louis a donc, lui aussi, travaillé au dressage de la pierre sous l'oeil attentif du Frère Peter, le maître maçon, qui exigeait la plus grande précision de ses aides. Les qualifications de ces artisans et les disciplines qu'ils ont exercées sur les garçons leur ont servi au cours des années. À ce jour, les moines plus âgés, et le Frère Adam en particulier, montrent toujours un désir de perfection et un œil attentif aux moindres détails que l'on ne trouve pas souvent dans le monde moderne. Même maintenant, plus d'un demi-siècle plus tard, le travail du Frère Adam avec ses abeilles utilise des méthodes qui prouvent que la formation de ses premiers instructeurs est toujours vivace en lui. Le travail de reconstruction avait progressé lentement pendant les années de guerre mais une nouvelle injection de fonds en 1921 avait permis d'acheter de la pierre et de commencer à la tailler. Cela fit redémarrer le projet, de sorte que l'abbaye put être consacrée en 1932. Bien sûr, ceci est arrivé bien après notre récit et nous avons laissé Louis dans l'école des aspirants, puis devenir novice en 1914. Le droit canon décrète que le noviciat doit durer un minimum de douze mois. Les premiers vœux peuvent alors être formu-

lés et, après une autre période de trois ans minimum, la décision finale peut être prise, mais pas avant que le novice ait atteint l'âge de vingt et un ans. C'est donc en 1916 qu'il formula ses premiers vœux et qu'il reçut son nouveau nom, Adam, en souvenir du père Adam Hamilton, le moine écossais qui était arrivé à Buckfast avec les autres moines en 1882, transféré depuis l'abbaye de Ramsgate en tant qu'interprète pour les moines français, aucun d'eux ne parlant l'anglais. Le jeune Frère Adam pouvait maintenant porter les habits de l'ordre de St-Benoît et devenir un membre de la communauté à part entière.



Car telles étaient ses obligations religieuses, mais il était également requis d'avoir un travail à temps plein pour tous les jours, sauf les dimanches et jours fériés. Il avait été choisi pour aider le tailleur de pierres dans le dur travail à l'atelier de découpage et de dressage des blocs de pierre et, pendant deux ans, il travailla assidûment aux côtés du Frère Peter, œuvrant à la construction de la grande abbaye elle-même.